

L'ATELIER D'ALEXANDRIE

Collection d'Études fondée et dirigée par R. Lackany

L'ÉTRANGE DESTIN
DE LA BIBLIOTHÈQUE
D'ALEXANDRIE

par

PATRICE GIORGIADIS

avec 3 illustrations par l'auteur et un portrait hors-texte

Les Publications de l'Atelier

ALEXANDRIE

1982

L'ATELIER D'ALEXANDRIE
Collection d'Etudes fondée et dirigée par R. Lackany

**L'ETRANGE DESTIN
DE LA BIBLIOTHEQUE
D'ALEXANDRIE**

par

PATRICE GIORGIADES

avec 3 illustrations par l'auteur et un portrait hors-texte

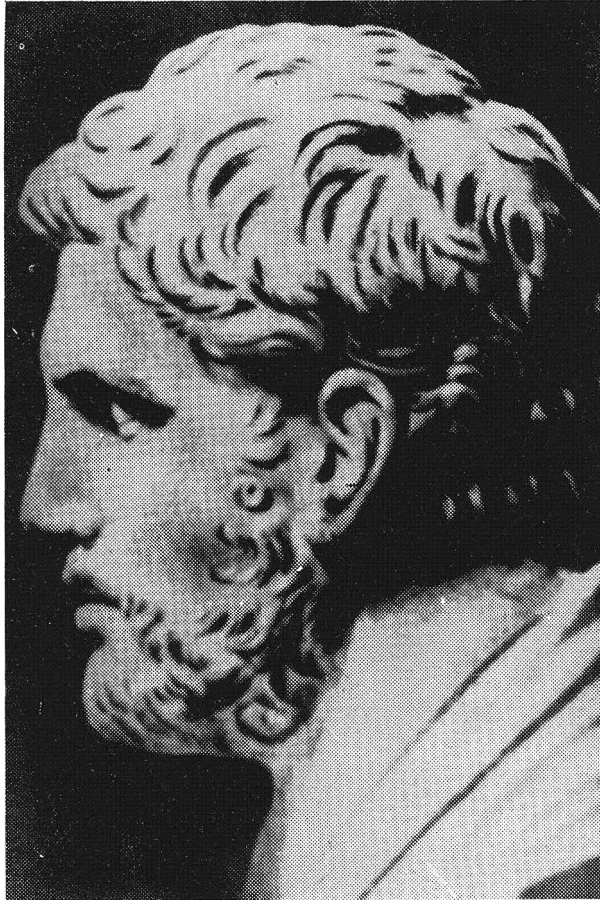
Les Publications de l'Atelier
ALEXANDRIE

1982

DU MEME AUTEUR

DANS LA MEME COLLECTION

1. — Les Secrets du Phare d'Alexandrie (1978)
157 pp. + 17 illustrations dont 12 par l'auteur.
2. — L'Etrange Destin de la Bibliothèque d'Alexandrie 1982.
50 pp. + 3 illustrations par l'auteur + 1 Portrait Hors
texte 1982.
3. — Une Martyre Païenne : La Mort d'Hypatie.
16 pp. 1982.



DEMETRIUS DE PHALERE

(Musée de Florence)

Inspirateur du Musée et de la Bibliothèque
d'Alexandrie

DEMETRIUS DE PHALERE

Le rayonnement spirituel d'Alexandrie au temps des Ptolémées (rayonnement qui en fit le centre mondial de la spiritualité et de la science) était dû en grande partie au Musée et à la Bibliothèque tous deux fondés par Ptolémée 1er Soter à l'instigation de Démétrius de Phalère qui, après avoir gouverné Athènes pendant dix ans, s'était réfugié à la Cour de Ptolémée Soter, fuyant les armées de Démétrius de Poliocètes. Démétrius de Phalère était à la fois orateur, philologue, philosophe, homme politique et historien.

Démétrius surnommé de Phalère, fils de Phanostrate fut le disciple et l'ami de Théophraste, se rendit en Egypte, où il fut très bien accueilli par Ptolémée, fils de Lagus, qui l'admit dans sa plus intime confiance, et le consulta sur toutes les lois qu'il voulait donner à l'Egypte, dont il venait de s'emparer. Ce fut là sans doute qu'il écrivit la plus grande partie de ses ouvrages, dont plusieurs traitaient du gouvernement, et de celui d'Athènes en particulier. Il paraît que ce fut par ses conseils que Ptolémée établit à Alexandrie le Musée pour y recevoir les savants, et commença cette bibliothèque qui devint si célèbre dans la suite. Mais Démétrius de Phalère n'en fut jamais bibliothécaire, comme le dit le faux Aristée. Ptolémée voulant nommer pour son successeur le fils qu'il avait eu de Bérénice, sa seconde femme, au préjudice de ceux qui étaient nés de la première, Démétrius fit tous ses efforts pour l'en dissuader. Il n'y réussit pas; et Ptolémée Philadelphie, étant monté peu de temps après sur le trône, n'eut pas assez de grandeur d'âme pour lui pardonner ce conseil; il le relegua dans le nome de Busirite, où il le fit garder jusqu'à qu'il eut décidé de son sort. Démétrius de Phalère mourut peu de temps après, de la morsure d'un aspic. On présume qu'il se suicida.

R. L.

PATRICE ALVERE

(1900 – 1979)

Patrice Alvère ou encore Patrice Georgiadès de son véritable nom *Georges Geogiadès* est né à Constantinople en juillet 1900. Il est issu d'une noble famille byzantine qui émigra à Alexandrie au début du siècle.

Après avoir terminé ses études secondaires chez les Frères des Ecoles chrétiennes (Collège Sainte Catherine) il entre aux Tribunaux Mixtes où il fait carrière. Déjà depuis l'école il s'intéressait avec passion à l'Histoire, la Philosophie, aux Lettres et aux Beaux-Arts. Il était porté vers les Arts et la littérature. Peintre amateur il occupait ses temps de loisir à la peinture. A la fermeture des Tribunaux Mixtes en 1949, où il occupait le poste de Secrétaire Général du Parquet, il se tourne vers le journalisme, carrière qu'il chérissait d'ailleurs puisqu'il avait collaboré, déjà, depuis les bancs de l'école avec "*Le Phare Egyptien*" et le "*Maalech*" journal humoristique, au "*Journal d'Alexandrie*" puis ensuite à "*La Réforme Illustrée*" et enfin au "*Journal d'Egypte*" où il put donner toute sa mesure, en tant que critique littéraire et artistique. Il écrivait sa célèbre rubrique "*Billet d'un Alexandrin*".

D'un esprit alerte et d'une plume légère, il avait les qualités d'un journaliste averti, chez qui le sens de l'actualité était relevé d'une pointe d'humour et de causticité attique.

Il est l'auteur de plusieurs ouvrages : "*De Platon à Freud*", chez Fasquelle; "*du Grec à l'Arabe*", "*Patronyme grec*", publiés dans *Vie et langage* aux éditions Larousse; "*Platon a-t-il cru à l'Atlantide ?*" "*Persistance des noms grecs*"; "*Les Ambivalences*" et "*Actualité de Philon d'Alexandrie*" publiés à l'Institut d'Etudes Orientales. Son dernier ouvrage "*Les Secrets du Phare d'Alexandrie*" publié

conjointement par les soins du Centre Culturel Hélienique et l' "Atelier d'Alexandrie" en 1978 obtint un très grand succès.

Grand érudit aux vastes connaissances encyclopédiques – ses amis l'appelaient l'encyclopédie ambulante – écrivain de renom Patrice Alvère de son nom de plume avait écrit et publié dernièrement à l' "Atelier" le premier volet d'un triptyque : " Les Secrets du Phare d'Alexandrie ", qui avait eut un grand succès dans le monde entier. Les deux autres volets de ce triptyque étant : " *L'étrange destin de la Bibliothèque d'Alexandrie* " et " *Une Martyre païenne : La Mort d'Hypatie* ". Ils sont resté inédits.

Il avait participé à plusieurs critiques d'art et de Lettres, en particulier il avait participé au Jury du Concours littéraire de la "Nouvelle" que "l'Atelier" avait lancé en 1978. Ami sincère, fidèle et dévoué, il ne ménageait aucun effort pour venir en aide à ses amis. Sollicité, il se dépensa sans réserves au Comité de rédaction des publications de l' "Atelier". C'est sur sa suggestion que la devise " *Verba volant, scripta manent* ". (la parole s'envole, l'écriture demeure) pour les publications de l'Atelier fut adoptée unanimement.

Il décéda à l'aube du 24 août 1979 à l'âge de 79 ans. avec lui disparaît une sympathique figure alexandrine. Son décès laisse un grand vide qu'il sera difficile à combler. Nous voudrions lui rendre par ces quelques lignes, simples et humbles, un ultime hommage et publions les deux autres volets de son triptyque à titre posthume en mémoire d'un grand penseur et écrivain francophone d'Egypte.

Radamès Lackany

PATRICE GIORGIADES

**L'ETRANGE DESTIN
DE LA BIBLOTHEQUE
D'ALEXANDRIE**

PROLEGOMENES

Parmi les nombreux mystères que présente l'ancienne Alexandrie, l'un des, plus troublants est, sans contredit, celui qui se rattache à la fameuse Bibliothèque et à son étrange destin.

Si le Phare a pourvu à la lumière des yeux, la Bibliothèque a pourvu à celle de l'esprit.

La Bibliothèque rappelle un peu la facétieuse histoire du vase de Soissons. Qui l'a détruite ? Les uns en jettent le blâme sur les autres, et le problème, en somme, reste entier.

* * *

Mais, avant de parler de sa destruction, nous devons parler de la fondation du noble établissement, dont la renommée a traversé les siècles, en expliquer le fonctionnement, en relever l'importance, souligner le rôle qu'elle a joué dans la civilisation. Nous devons également en présenter les principaux directeurs, qui furent d'éminents savants.

Quand enfin on aura une idée, aussi complète que possible, de l'admirable institution, alors nous aborderons l'énigme de sa destruction, cette destruction sans laquelle toute la pensée occidentale se fût peut-être engagée dans une voie que nous ne pouvons imaginer, puisque les manuscrits qui devaient l'aiguiller dans cette voie ont disparu.

LES BIBLIOTHEQUES ANCIENNES

L'histoire, mêlée à la légende, attribue la première bibliothèque au fabuleux roi d'Égypte, Osymandias, lequel, d'après la plupart des savants, ne serait autre que le puissant pharaon Ramsès II Meiamoun, qui a régné de 1298 à 1232 a. v. J. C.

Osymandias, dit-on, a fait mettre sur sa bibliothèque, la belle et noble inscription : “ trésor des remèdes de l'âme ”. Ce que les Grecs traduisirent élégamment en deux mots : *psykhês iatreion*.

Il y a eu, en tout cas, en Orient, des bibliothèques de textes sacrés dans les sanctuaires de Phtah, à Memphis, à Suse, chez les Perses, au temple de Jérusalem, dans certaines villes de Phénicie et de Carthage.

Des fouilles archéologiques ont révélé l'existence de bibliothèques fort riches et très bien organisées à Ninive et dans quelques autres villes de la Chaldée et de l'Assyrie. Elles sont aussi anciennes, sinon davantage, que celles de l'Égypte.

Dans ces bibliothèques chaldéennes ou assyriennes, les livres étaient représentés par des briques, sortes de tuiles plates gravées d'abord au poinçon et en caractères cunéiformes. La cuisson ensuite les rendait inaltérables.

Le maniement, bien entendu, en était lourd et l'érudit de l'époque devait ployer sous le poids des tuiles qu'il devait “ dévorer ”. Mais c'est grâce à cette solidité et à cette inaltérabilité que les textes chaldéens et assyriens nous sont parvenus, alors qu'il ne reste rien des papyri d'Osymandias.

Chez les Grecs, la plus ancienne bibliothèque connue est celle de Pisistrate (600 - 527 a. v. J. C.), tyran d'Athènes

et premier éditeur des poèmes homériques (et pour cause : ses ancêtres y sont mentionnés). Disons, par parenthèse, que les Anciens appelaient tyran (tyrannos), celui qui possédait le pouvoir suprême, non par dévolution naturelle, mais par coup d'Etat. "Œdipe-roi", dans le texte, s'écrit Œdipe-tyran (*Oidipous tyrannos*). Chez les Soviétiques, on traduit à présent : Œdipe-président. Cela ne veut pas dire que le tyran fût plus méchant que les autres roitelets de l'époque.

Tout aussi ancienne fut la bibliothèque de Polycrate, tyran de Samos, l'homme à l'anneau.

On connaît aussi celles de Cléarque d'Héraclée, dans le Pont, du grand orateur Démosthène, etc. L'Académie de Platon devait sans doute posséder la sienne, car on ne conçoit pas un enseignement, sans une réserve de manuscrits à la disposition des maîtres et des élèves.

Ce qui est certain, c'est que Aristote avait formé une considérable collection d'ouvrages, qui, à sa mort, fut achetée par Ptolémée Philadelphie, pour être unie au fonds de la Bibliothèque d'Alexandrie.

La bibliothèque de Pergame, fondée par Eumène II et Attale II et qui parvint à réunir jusqu'à 200.000 volumes, installés dans de belles et vastes galeries, devait être offerte à Rome. Marc-Antoine en fit cadeau à sa bien-aimée Cléopâtre. Celle-ci en distribua les volumes entre la Bibliothèque-Mère et la Bibliothèque-Fille d'Alexandrie.

Toutes ces bibliothèques étaient plus ou moins de caractère privé, c'est-à-dire à l'usage des prêtres, pour les bibliothèques sacrées, et à l'usage des rois, des philosophes et de leurs disciples, pour les bibliothèques profanes. La bibliothèque d'Alexandrie a été la première à être publique. Tous ceux qui avaient le droit de cité y avaient accès.

Le mot bibliothèque vient de *biblion* (d'où, en français, bible), qui signifie en grec livre et de *thêkê*, qui signifie armoire, boîte, réserve, lieu de conservation. Le mot *biblion* lui-même vient de *biblos*, terme qui désignait l'écorce du papyrus. Le mot " Bible " n'a été appliqué aux Saintes Ecritures que depuis saint Jérôme.

Quoi qu'il en soit, quand on parle de bibliothèques anciennes, le premier nom qui vient à l'esprit est celui de la fameuse Bibliothèque d'Alexandrie, qui a servi depuis de modèle et de terme de comparaison pour tous les établissements de ce genre.

Et nous allons à présent, en puisant dans les écrits anciens, la tradition et les légendes, essayer de reconstituer cette incomparable institution, avant de chercher à expliquer, autant que faire se peut, son énigmatique disparition.

Mais auparavant, il nous faudra dire un mot du Musée.

* *
*

LE MUSEE

Comme pour l'Académie de Platon, on ne conçoit pas un enseignement collectif sans une bibliothèque, plus ou moins vaste et bien organisée. Nous dirons la même chose pour Alexandrie, où l'enseignement principal se donnait au Musée, dont la Bibliothèque fut l'indispensable complément.

Ce mot de Musée (Mouseion), signifie : lieu des Muses. avant d'être appliqué à l'établissement alexandrin, il a servi à désigner une colline au nord d'Athènes, où la tradition situait le tombeau du poète et musicien légendaire Mousaios (en français : Musée, comme l'établissement), dont le nom vient également de Muse, qui est censé avoir vécu dans les temps héroïques et avoir été le premier prêtre des Mystères d'Eleusis. On lui attribue des hymnes, des poèmes sur les oracles, une théogonie, un traité sur les initiations et les purifications, toutes œuvres plus ou moins apocryphes, qui ont été réunies, dès le VI^e siècle avant notre ère, par Onomacritos, sous les Pisistratides.

Tant le Musée que la bibliothèque ont été fondés par Ptolémée I^{er} Sôter, fils de Lagos, aussi bon général qu'intellectuel raffiné, à l'instigation de son inestimable conseiller, ce Démétrius de Phalère, orateur et homme politique estimé.

Le Musée rappelle, mutatis mutandis, nos Universités, chaque Muse y représentant les diverses Facultés. Mais il se distingue de nos Universités, en ceci que les professeurs menaient une vie collégiale et que ces derniers n'étaient pas tenus de donner des cours.

Ils pouvaient en donner, bien entendu, s'ils voulaient le faire. Mais ce qu'on leur demandait avant tout, c'était de

contribuer, chacun dans son domaine, au progrès des lettres et de la science.

Pour cela, ils étaient logés et nourris aux frais de l'Etat.

L'établissement était installé dans les palais royaux, probablement, dans les jardins situés au sud-ouest du quartier royal de Brucheion – devenu Regia, sous les Romains.

“ Les palais royaux, écrit Strabon, comprennent aussi le Musée, lequel renferme une promenade, une exèdre et une grande salle dans laquelle a lieu le repas en commun des philologues appartenant au Musée. Il y a aussi, pour l'entretien de ce collège, des fonds communs et un prêtre préposé au Musée, autrefois par le roi et maintenant par César ”.

Le prêtre (ou président), qui n'avait aucun contrôle sur l'enseignement et les travaux scientifiques, ainsi que tous les membres, étaient només par le roi, pour la durée que celui-ci jugeait utile. Les plus grands savants en firent partie et les progrès qu'ils firent faire au savoir humain est incontestable. Tous les grands noms de l'époque qui passèrent par Alexandrie, recevaient inmanquablement une offre de donner au Musée, des cours généreusement rétribués, et cela, bien entendu, outre les cours donnés par le personnel fixe.

Il y avait au Musée des chaires de philosophie, d'histoire de poésie, de géographie, de philologie, de mathématiques, de musique, d'optique et de catoptrique, d'érudition et critique littéraire, d'anatomie, de médecine, etc., ainsi qu'un amphithéâtre de dissection, un observatoire astronomique, un jardin de plantes et d'animaux rares, sans oublier, comme nous l'avons dit, son indispensable complément, la Bibliothèque.

Cette vie en commun, et surtout, ces repas collectifs où les discussions entre savants allaient leur train, ne manquèrent pas évidemment de railleurs.

Timon de Phlonte, élève de Pyrrhon, auteur de “ silles ” (petits poèmes satiriques) s’est moqué des pensionnaires du Musée (peut-être parce qu’il n’y avait pas été admis), en les appelant “ rats de bibliothèques ” et “ parleurs inutiles ”. — “ Dans la populeuse Egypte, écrit-il familièrement dans un de ses silles, on donne la pâtée à de nombreux gratte-papiers, grands liseurs de bouquins, qui se chamaillent à n’en plus finir dans la volière du Musée ”.

Toutefois, les services rendus par le Musée s’étaient révélés si précieux, qu’il avait conservé l’estime des empereurs romains à l’esprit éminemment pratique, qui lui donnèrent tout leur appui et leur protection. Sous les Antonins, ses privilèges furent même augmentés.

Les membres du Musée étaient groupés en confréries distinctes (disons Facultés), suivant la nature de leurs occupations. Débarrassés de tout souci matériel, ils recevaient, outre une part du fonds commun, un traitement du trésor royal.

Pour pouvoir profiter des travaux de leurs devanciers ou pour pouvoir y consigner les leurs, pour pouvoir surtout se documenter facilement sur tous les ouvrages importants de la philosophie, de la littérature et de la science, ils avaient à leur disposition cette fameuse Bibliothèque, dont nous allons à présent parler, et dont les bâtiments, comme on le devine, n’étaient pas éloignés du Musée.

III

NAISSANCE ET DEVELOPPEMENT

Le fondateur de la Bibliothèque, Ptolémée 1er, secondé par l'inestimable Démétrius de Phalère, avait, dit-on, déjà réuni 200.000 volumes. Ptolémée Philadelphe avait augmenté ce chiffre. Comme nous l'avons dit, il avait acheté, entre autres bibliothèques, celle, très importante, de ce collectionneur universel que fut Aristote.

Vers la fin du règne de Ptolémée Philadelphe, la Bibliothèque comptait 400.000 volumes "mêlés" et 90.000 "non mêlés". Par "mêlés" et "non-mêlés", il faut probablement entendre les originaux avec leur double ou une simple copie de ces originaux.

Le nombre de volumes étant devenu considérable, des doubles furent cédés à la Bibliothèque-Fille, qui avait été établie au fameux Sarapeion (Sérapeum, en latin), le temple du dieu gréco-égyptien Sarapis, construit en plein quartier indigène, le Rhakôtis.

La Bibliothèque-Fille, à cette époque, passe pour avoir ainsi possédé 42.800 volumes. Elle acquit une grande importance à l'époque romaine. Elle fut brûlée, avec tout le Sarapeion, par le fanatique patriarche Théophile, au IVE siècle de notre ère.

De tout le Sarapeion, il reste aujourd'hui, la gigantesque colonne monolithique (26 m. 85), placée au pied du temple, dédiés à Dioclétien et erronément appelée Colonne Pompée. Ayant défié les séismes et les affaissements du sol, elle dresse jusqu'à présent, sa masse imposante. Au dessous d'elle, un peu à l'ouest, on a trouvé de mystérieuses galeries et cellules, avec d'étranges "loculi", sortes de niches d'un caractère tout à fait spécial, qui n'ont pu servir ni à la conservation des momies, ni à celle des urnes funéraires. De là, certains archéologues ont déduit que ces niches ont été



*Ptolémé Ier Sôter
d'après une monnaie du Musée gréco-romain
d'Alexandrie*

utilisées pour entreposer les manuscrits de la Bibliothèque-Fille, ce qui reste encore à prouver, ces souterrains paraissant trop humides pour une pareille destination.

Les Ptolémées n'hésitaient devant aucun moyen pour augmenter leurs collections d'ouvrages.

Ptolémée Evergète avait versé à Athènes une caution de 15 talents pour qu'on lui envoie les œuvres d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripidé, afin d'en prendre copie. Il préféra garder ces originaux et perdre la caution. Il promulgua même une loi, suivant laquelle tout voyageur, débarquant à Alexandrie, même en transit, devait céder à la Bibliothèque d'Alexandrie, les manuscrits en sa possession. On lui en délivrait cependant copie.

C'est encore un Ptolémée qui, jaloux de sa Bibliothèque et voulant supprimer toute concurrence, interdit l'exportation du papyrus, produit essentiellement égyptien. Le roi de Pergame, lui aussi bibliophile et principalement frappé par cette interdiction, réagit à sa manière. Il fit développer et perfectionner l'industrie du *parchemin*, dont le nom, depuis lors, est inspiré de son pays (*pergaminé*) en grec, *membrane pergamenica*, en latin).

Avec ce culte des Ptolémées pour les manuscrits et les procédés plus ou moins honnêtes, employés par eux, la Bibliothèque-Mère à elle seule en vint à posséder quelques années avant la mort de Jules César, le chiffre fantastique pour l'époque de 700.000 volumes.

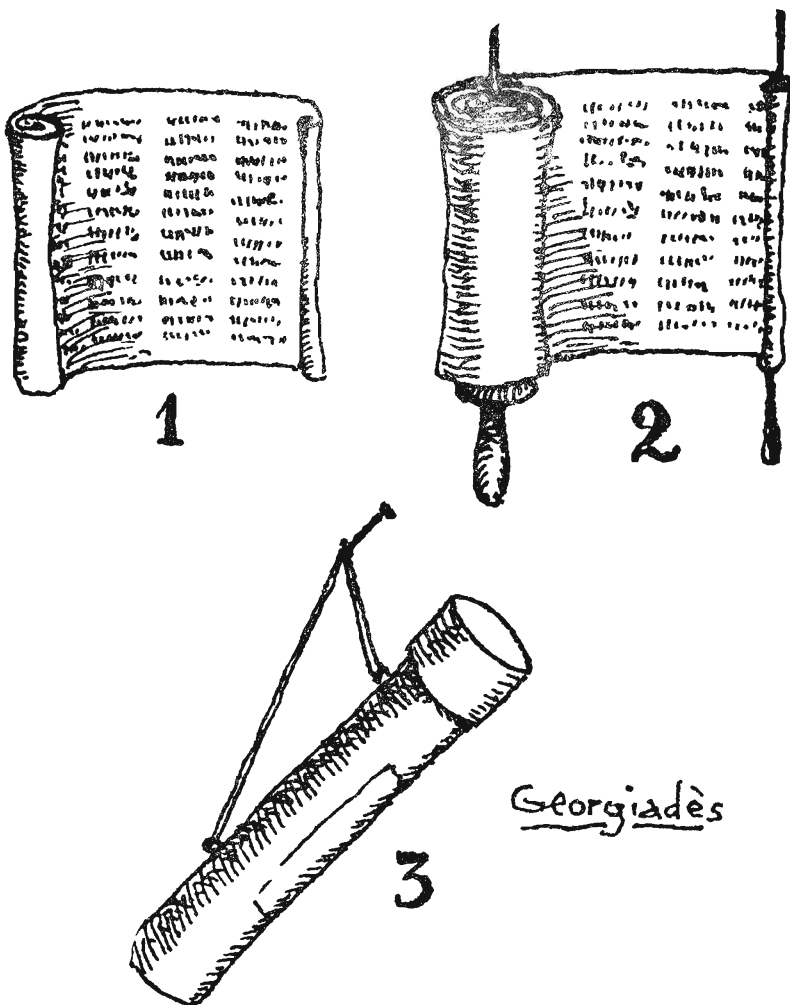
Le Dr. Ev. Breccia (*Alexandrea ad Ægyptum*) remarque que, peut-être, les chroniqueurs anciens, en établissant ce chiffre, ont-ils compté les manuscrits par rouleaux et non par *ouvrages*. Un rouleau comprenant un livre (c'est-à-dire un chapitre) d'un ouvrage, il faudrait, dans ce cas, compter 48 rouleaux pour Homère, 40 pour Polybe, 10 pour la République de Platon seule, ainsi de suite. Cela réduirait con-

sidérablement le nombre d'ouvrages. Mais alors, la Bibliothèque d'Alexandrie eût été ramenée au rang des autres bibliothèques et elle n'eût pas été un tel objet d'admiration, comme elle le fut. Aussi, cette thèse nous semble-t-il à abandonner, et c'est bien par ouvrages que le compte a dû être fait.

On sait qu'à l'époque, les manuscrits étaient composés de bandes de papyri ou de parchemins, parfois d'une grande longueur, enroulés autour d'une tige centrale, en bois ou en métal et conservés, ainsi enroulés, dans des étuis cylindriques. L'écriture, en général, se faisait par colonnes étroites et perpendiculaires à la longueur. Les latins les appelaient *volumen* (d'où le français : volume), qui signifie : rouleau. On ne pouvait pas encore les nommer livres, car la reliure proprement dite n'est apparue qu'à partir du IIe siècle de notre ère, bien que, depuis longtemps, de grands carrés (*quadrati codices*) fussent employés par les Grecs et les Romains, avec épaisse couverture de bois ou de métal, pour des comptes et des statistiques d'Etat.

Lorsque donc on représente les philosophes antiques (notamment Aristote) avec un livre à la main, on commet là un anachronisme.

La Bibliothèque d'Alexandrie contenait aussi une section spéciale pour les traductions. La plus connue de ces traductions est celle des livres sacrés des Hébreux, faite par les Septante.



1) Papyrus simple ou à “court-métrage”. — 2) Papyrus à tige centrale, ou de “long-métrage”. — 3) Etui à courroies pour papyrus.

A remarquer l'écriture en colonnes serrées et verticales.

QUELQUES DIRECTEURS

On ne connaît évidemment pas le nom de tous les directeurs qui se sont succédé à la Bibliothèque et qui ont porté le titre modeste de bibliothécaire (bibliophylax ou bibliothécarios).

Nous ne pouvons donc en nommer que les quelques rares de ces hauts fonctionnaires dont les œuvres ont dépassé la simple charge administrative, ce qui a permis à leur réputation d'arriver jusqu'à nous.

Cela ne veut pas dire, bien entendu, que les directeurs dont le nom ne nous est pas parvenu fussent sans mérite. Un fonctionnement aussi long et aussi progressif que celui de l'illustre institution, laisse aisément deviner que le roi — et, après lui, l'empereur — savait choisir son personnel, et que tous ont été à la hauteur de leur noble mission.

Voyons donc quels furent les plus éminents de ces bibliothécaires.

Zénodote d'Ephèse.

Poète et grammairien connu. Par grammairien, les Anciens entendaient les littérateurs, les critiques et les philologues. Ceux que de nos jours, on appelle grammairiens, étaient jadis nommés grammatistes. L'enfant commençait son instruction avec le grammatiste, puis, devenu adulte, la continuait avec le grammairien.

Zénodote a vécu au III^e siècle av. J. C. Il fut l'élève de Philétas de Cos, lui-même poète et grammairien, qui fut également le maître de Ptolémée Philadelphe et de Théocrite. Les élégies érotiques de Philétas étaient très prisées des Romains.

Zénodote fut chargé de l'éducation des enfants de Ptolémée Sôter. Ptolémée Philadelphe, qui avait été, son

élève, acheta à la mort d'Aristote, lequel avait formé une considérable collection d'ouvrages, sa bibliothèque, pour être unie au fonds de la Bibliothèque d'Alexandrie.

Il nous reste également quelques *Hymnes* et de petits tableaux épiques, semés de détails familiers, donnant une idée de la poésie alexandrine.

Callimaque est considéré comme le chef de cette poésie alexandrine, à la fois très spirituelle, subtile, érudite et extrêmement raffinée. Tous les poètes qui l'imitaient, s'appelaient fièrement Callimaquiens (Kallimakheioi). Les élèves dépassèrent bientôt la préciosité du maître et en vinrent à composer des poèmes en forme de pyramide, d'arbre, de galère, etc.

Callimaque a dressé un précieux catalogue critique de la Bibliothèque, classé par ordre des matières. Ouvrage très documenté, qui a servi de base pour l'histoire de la littérature alexandrine et que ses successeurs devaient continuer.

Eratosthène de Cyrène.

Eratosthène a succédé à Callimaque. Né à Cyrène, en 276 av. J. C., il est mort vers 196. Elève d'Ariston de Chios, de Lysanias de Cyrène, puis, de Callimaque, il fut un génie rare aux dons multiples. A la fois orateur, poète, antiquaire (il y en avait déjà, à Alexandrie), mathématicien et philosophe, il reçut pour ces cinq branches dans lesquelles il brilla, l'épithète de *pentathlos*, titre qu'on donnait au vainqueur des cinq luttes des Jeux olympiques.

Il vivait à Athènes et était déjà connu, lorsque Ptolémée Evergète l'appela à Alexandrie, pour le nommer directeur de la Bibliothèque.

On pense communément que c'est lui qui a inventé les grandes armilles, instruments d'observation céleste dont les astronomes de l'école d'Alexandrie, Hipparque en tête, se servirent si longtemps.

Ses découvertes les plus importantes eurent pour objet, la détermination de l'inclinaison de l'écliptique sur l'équateur et la mesure du méridien terrestre. Il est considéré, de ce fait, comme le père de la géodésie.

Pappus cite de lui “ *De locis ad medietales* ”, qui avait probablement trait au problème de la duplication du cube, problème dont il avait écrit l'histoire, dédiée à Ptolémée et que Platon avait essayé de résoudre. Ce problème, appelé aussi “ problème de Délos ” (parce que les habitants de Délos voulant, pour obéir à l'oracle, doubler l'autel d'Apollon, s'en trouvèrent fort embarrassés), passionna toute l'antiquité. Depuis Hippocrate de Chios, le problème se ramenait à trouver deux moyennes proportionnelles entre le côté du cube donné et le double de ce côté.

Eratosthène a encore inventé son “crible” (Koskinon), méthode bien connue pour former une table des nombres premiers.

Parmi les ouvrages perdus ou ceux dont nous ne possédons que des fragments, citons ses *Géographiques*, dont Polybe, Strabon, Marcien et Pline devaient s'inspirer, sa *Chronographie*, où il essayait de fixer la date précise des principaux événements de l'histoire, son traité *Sur la vieille comédie attique*, etc.

La liste, aussi complète que possible, des ouvrages qu'on lui attribue, a été dressée par Bernardhy, dans “ *Eratosthenica* ”, Berlin, 1822.

Apollonios de Rhodes.

Poète et grammairien, né vers le milieu du III^e siècle, à Naucratis, cette colonie grecque établie bien avant la fondation d'Alexandrie, sur la branche canopique du Nil.

Il vint à Alexandrie sous le règne de Ptolémée Evergète vers 220 et devint l'élève de Callimaque. Il ne tarda pas à se brouiller avec son maître, une sorte de "querelle des Anciens et des Modernes" ayant surgi entre eux. Callimaque prétendait que les anciens poètes épiques devaient certes être admirés mais non imités, la mode en étant aux poèmes courts et légers. Apollonios affirmait le contraire. Il écrivit, en effet, un poème épique en quatre chants, "Les Argonautiques", basé sur la légende et les aventures des Argonautes.

Le poème fut reçu froidement à Alexandrie et les Callimaquiens triomphèrent. La cabale menée contre Apollonios et dirigée par Callimaque, obligea l'auteur des "Argonautiques" à se réfugier à Rhodes, où son poème fut bien accueilli et où il enseigna la rhétorique avec succès. De là vient son surnom de Rhodien.

A la mort de Callimaque, il retourna à Alexandrie, où Ptolémée Epiphane le nomma bibliothécaire (196).

Il a écrit de nombreux poèmes, des commentaires grammaticaux sur les anciens poètes, des épigrammes contre Callimaque, etc. Sa langue, très savante, parfois trop érudite, est influencée par Homère.

Son œuvre principale, "Les Argonautiques", sorte de chronique versifiée, contient quelques passages bien construits et spirituels, mais ne possède ni un intérêt national, ni l'unité épique. Toutefois, l'excellente analyse psychologique de l'amour de Médée (chant III) est une nouveauté pour ce genre littéraire. Virgile lui a beaucoup emprunté pour sa Didon et le IV^e livre de *l'Enéide* est presque tout entier tiré des "Argonautiques".

Aristophane de Byzance.

Aristophane (ne pas confondre avec l'auteur comique) fut un grammairien célèbre, né au III^e siècle av; J. C. à Byzance et appelé à Alexandrie par Ptolémée Evergète. Il fut le maître du grand critique Aristarque, qui devait lui succéder à la Bibliothèque.

Il a notamment travaillé à la critique des textes d'Homère et d'un grand nombre de poètes.

On lui doit l'accentuation et la ponctuation. Les Grecs de naissance prononçaient correctement leur langue et savaient placer d'instinct l'accent tonique, les esprits, les points et autres moyens de rendre le discours plus intelligible.

Avec les conquêtes d'Alexandre, la langue grecque, dans une forme plus simplifiée (la langue *commune*, *koinê*) s'étendit non seulement dans tout le bassin méditerranéen, mais même en Asie. Pour en faciliter l'usage aux "barbares" (étymologiquement, "barbare" signifie "baffouilleur"), Aristophane inventa, avec des règles fort compliquées, l'accentuation et la ponctuation qui, plusieurs siècles plus tard, devaient être imitées par de nombreuses langues européennes.

Ses œuvres, sauf quelques courts fragments, sont perdues.

Aristarque de Samothrace.

Aristarque (qu'il ne faut pas confondre avec Aristarque de Samos, l'astronome) est né dans l'île de Samothrace, vers 180 av. J. C. Il fut précepteur des enfants de Ptolémée Philométor, qui le nomma directeur de la Bibliothèque.

Dans sa vieillesse, il fut persécuté par Ptolémée Physcon, qui en voulait à tous les intellectuels. Railleurs comme tous les Alexandrins, ne l'avaient-ils pas surnommé, à cause de son obésité, *Physcon*, qui signifie : Boule de suif ? Aristarque se refugia à Chypre, où il mourut hydropique, à l'âge de 72 ans.

Il avait établi une excellente édition d'Homère, dont il avait très sévèrement révisé le texte, corrigeant intelligemment les fautes des copistes, supprimant impitoyablement les passages douteux, où interpolés, (ses " obèles d'infamie " – *obelos*, broche – signes en forme de barre flechée, dont il marquait ces passages, sont restés fameux). La découverte d'un manuscrit d'Homère à Venise en 1871, contenant de nombreuses remarques d'Aristarque, a révélé aux Modernes sa grande science.

Son nom est employé par autonomase, pour désigner un critique sévère mais juste, contrairement à un autre Alexandrin, Zoïle, critique jaloux et mesquin.

*
* *

Par les quelques noms et les brèves notices que nous avons donnés, on voit que le bibliothécaire d'Alexandrie n'était pas un simple fonctionnaire, uniquement chargé de classer et de conserver une collection d'ouvrages.

Dans un cadre documentaire digne d'eux, c'étaient d'authentiques savants qui, non seulement étaient à la hauteur de l'inestimable trésor qui leur était confié, mais aussi étaient à même de l'enrichir par leurs propres productions et inventions.

Et l'on reste béant d'admiration, en pensant comment ces hommes pouvaient cumuler ces productions et ces inventions, avec la charge de bibliothécaire qui, dans un milieu

intellectuel continuellement en effervescence, était loin de de représenter une sinécure.

Qu'on imagine un instant Bergson, Pasteur, Gide. etc. directeurs de la Bibliothèque Nationale de Paris, sans pour cela, diminuer le volume des travaux et des écrits qui les ont rendus célèbres. . .

*

* *

LE RECIT D'EUDORE

Certes, on peut être un grand écrivain, sans pour cela, être fort versé en science archéologique. Ce qu'on demande après tout à l'écrivain, c'est de susciter en nous des émotions, exprimées dans un style élégant et harmonieux.

Mais quand même, un écrivain consciencieux, lorsque, pour les besoins de sa narration, il aborde une époque révolue, doit se documenter sérieusement sur cette époque, éviter de commettre des bévues et ne pas avoir ainsi l'air de se moquer de ses lecteurs.

Ceci dit, examinons un texte de Chateaubriand se référant à Alexandrie en général et à la Bibliothèque en particulier. Ce texte est truffé d'erreurs, que le grand écrivain, s'il avait été moins préoccupé du bel agencement de ses longues périodes, aurait pu, avec un peu d'attention et de réflexion, ne pas commettre.

Le texte auquel nous faisons allusion est un passage des *Martyrs*, (Livre XI). L'un des personnages, Eudore, débarque à Alexandrie, à l'époque de Dioclétien. Cet empereur vécut de 284 à 305 de notre ère et régna de 284 à 305. L'ère des martyrs, qui entacha son nom, a commencé en 303 et a duré jusqu'en 311.

Voici donc le texte en question. C'est Eudore qui parle.

*

* *

“La treizième aurore embellissait les cieux, lorsque nous vîmes se former à l'horizon, le long des flots, une rive basse et désolée. Par delà une vaste plaine de sable, une

haute colonne attira bientôt nos regards. Les marins reconnurent la colonne de Pompée, consacrée aujourd'hui à Dioclétien par Pollion, préfet d'Égypte. Nous nous dirigeâmes sur ce monument, qui annonce si bien aux voyageurs cette cité, fille d'Alexandre, bâtie par le vainqueur d'Arbelles, pour être le tombeau du vaincu de Pharsale. Nous vînmes jeter l'ancre à l'occident du phare, dans le grand port d'Alexandrie. Pierre, évêque de cette ville fameuse, (*) m'accueillit avec une bonté paternelle. Il m'offrit un asile dans les bâtiments des serviteurs de l'autel; mais des liens de parenté me firent choisir la maison de la belle et pieuse Æcaterine.

“ Avant de rejoindre Dioclétien dans la Haute-Égypte, je passai quelques jours à Alexandrie, pour en visiter les merveilles. La bibliothèque excita mon admiration. Elle était gouvernée par le savant Didyme, digne successeur d'Aristarque. Là, j'ai rencontré des philosophes de tous les pays, et les hommes les plus illustres des églises de l'Afrique et de l'Asie : Arnobe de Carthage, Athanase d'Alexandrie, Eusèbe de Césarée, Timothée, Pamphile, tous apologistes, docteurs ou confesseurs de Jésus-Christ. Le faible séducteur de Velléda osait à peine lever les yeux dans la société de ces hommes forts qui avaient vaincu et détrôné les passions, comme ces conquérants envoyés du ciel pour frapper les princes de la verge, et mettre le pied sur le cou des rois.

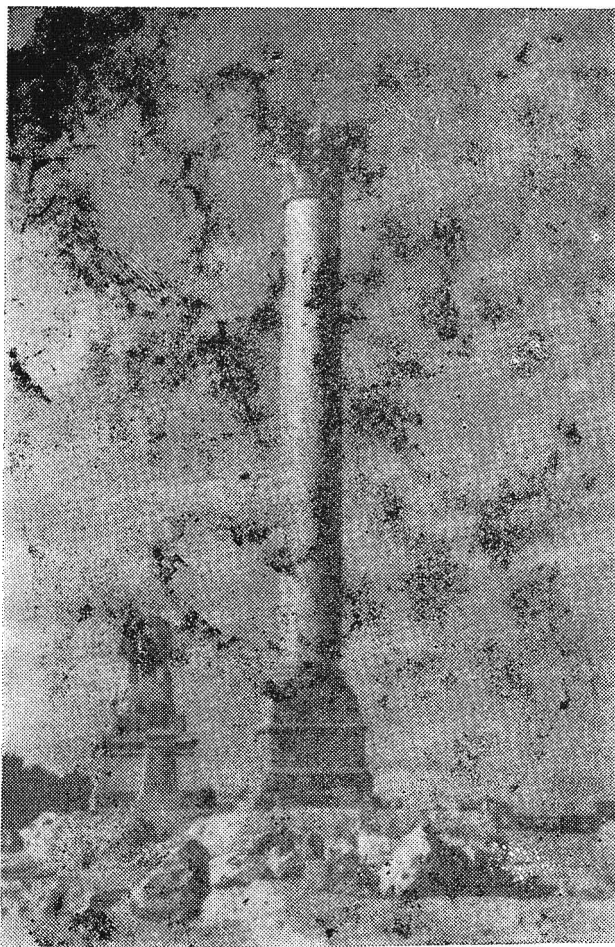
“ Un soir, j'étais resté presque seul dans le dépôt des remèdes et des poisons de l'âme. Du haut d'une galerie de marbre, je regardais Alexandrie éclairée des derniers rayons

(*) *Il y eut effectivement, de 300 à 311, un patriarche d'Alexandrie du nom de Pierre Ier. Pour une fois, quelle exactitude !*

du jour. Je contemplai cette ville habitée par un million d'hommes, et située entre trois déserts : la mer, les sables de la Libye et Nécropolis, cité des morts aussi grande que celle des vivants. Mes yeux erraient sur tant de monuments, le Phare, le Timonium, l'Hippodrome, le palais des Ptolémées, les Aiguilles de Cléopâtre; je considérais ces deux ports couverts de navires, ces flots, témoins de la magnanimité du premier des Césars et de la douleur de Cornélie. La forme même de la cité frappait mes regards : elle se dessine comme une cuirasse macédonienne sur les sables de la Libye, soit pour rappeler le souvenir de son fondateur, soit pour dire aux voyageurs que les armes du héros grec étaient fécondes, et que la pique d'Alexandre faisait éclore des cités au désert, comme la lance de Minerve fit sortir l'olivier fleuri du sein de la terre.

“ Pardonnez, seigneurs, à cette image empruntée d'une source impure. Plein d'admiration pour Alexandre, je rentrai dans l'intérieur de la bibliothèque; je découvris une salle que je n'avais point encore parcourue. A l'extrémité de cette salle, je vis un petit monument de verre qui réfléchissait les feux du soleil couchant. Je m'en approchai; c'était un cercueil : le cristal transparent me laissa voir au fond de ce cercueil un roi mort à la fleur de l'âge, le front ceint d'une couronne d'or, et environné de toutes les marques de la puissance. Ses traits immobiles conservaient encore des traces de la grandeur de l'âme qui les anima; il semblait dormir du sommeil de ces vaillants qui sont tombés morts, et qui ont mis leurs épées sous leur tête ”. . .





L'impressionnante colonne, érigée en l'honneur de Dioclétien, d'une hauteur totale de 26 mètres 85. Le fût est en syénite et le chapiteau, en basalte. Aux trois ordres classiques (dorique, ionique, corinthien), il en faudrait ajouter un quatrième, l'ordre *alexandrin*, avec fût monolithique, sans cannelures et avec chapiteau corinthien.

Cette colonne était placée au pied du Sarapeion et elle est restée miraculeusement debout jusqu'à nos jours. Son énorme poids a été un obstacle à des projets de transfert à Paris, faits sous Louis XIV et Louis XV, ainsi que par Napoléon, qui voulait l'emporter en quittant l'Égypte.

Il est exact que les marins, avant la construction des immeubles modernes, pouvaient apercevoir de loin la gigantesque colonne de Pompée, bien que celle-ci soit sise au sud de la ville. Jusqu'à nos jours, les Arabes l'appellent "Hamoud El-Sawari", la colonne des mâts (mâts, litote pour navires).

Mais, à l'époque de Dioclétien, elle ne s'appelait pas encore colonne de Pompée, et ce nom, par conséquent, est un anachronisme dans la bouche d'Eudore. Le nom en question lui a été donné par les Croisés, qui croyaient qu'elle portait les cendres de Pompée. Ce dernier a bien été tué à Alexandrie, par le général et ministre de Ptolémée, cet Achilles qui devait assiéger Jules César sur le promontoire du Lochias. Mais son tombeau (herôon) se trouvait au bois de Némésis, à l'est de la ville.

La colonne a été élevée en l'honneur de Dioclétien, en témoignage de reconnaissance pour s'être montré indulgent, lors d'une sédition. Il fût même distribuer du blé à la population qui l'avait combattu. Elle devait porter sa statue, dont quelques collectionneurs prétendent avoir retrouvé des fragments.

Dans une note, Chateaubriand se vante d'avoir été le premier à avoir traduit en français l'inscription grecque, qui figure à la base de la colonne. Dans cette inscription toutefois, il s'agit non pas de Pollion, comme l'affirme Chateaubriand, mais de Postoumos. La deuxième syllabe est effacée et a été reconstituée par les archéologues. Voici cette inscription : "Au très juste Empereur, dieu tutélaire d'Alexandrie, Dioclétien l'Invincible, Pos (toum)os, préfet d'Egypte", (sous-entendu : a dédié cette colonne).

Le grand port d'Alexandrie, à l'époque présumée d'Eudore, était non pas à l'occident du Phare, mais à l'orient. A l'occident, c'est-à-dire à l'ouest, c'était le port de l'Eunostos

En ce qui concerne, la Bibliothèque, il y a confusion. D'ailleurs, de quel Didyme s'agit-il ? Il y en a eu trois, tous Alexandrins.

D'abord, un grammairien, surnommé Chalcentère (aux entrailles d'airain). Celui-ci est à écarter, puisqu'il a été contemporain de Cicéron.

Puis, il y eut Didyme (Arius), philosophe, auteur de *l'Epitome*, où il résume les idées des platoniciens, des péripatéticiens, des pythagoriciens et des stoïciens. Celui-ci aussi est à écarter, puisqu'il fut le maître et l'ami d'Auguste, c'est-à-dire qu'il a vécu à une époque antérieure.

Reste donc Didyme l'Aveugle, théologien chrétien (331 – 388), grand savant, qui dirigea l'école chrétienne d'Alexandrie et qui fut le maître de saint Jérôme, de Rufin, de Palladius. Il fut condamné en 553, avec Origène, pour la hardiesse de ses théories. On a conservé de lui une traduction latine d'un livre sur le Saint Esprit, un traité sur la Trinité et quelques autres ouvrages.

Or, ce Didyme est né en 311, c'est-à-dire avant le règne de Dioclétien. Lorsque cet empereur mourut, Didyme venait de naître. Comment donc Eudore a-t-il rencontré Didyme à Alexandrie et Dioclétien en Haute-Egypte ?

Ensuite, un théologien chrétien, auteur de traités sur le Saint Esprit et la Trinité ne pouvait pas siéger à la Bibliothèque du Musée, ni, à plus forte raison, la gouverner, en digne successeur d'Aristarque. Car, au Musée, à cette époque, triomphaient encore les “ païens ” (*ethnikoi*, nationaux*).

(*) En français “ gentils ”, du latin ecclésiastique *gentilis*, de *gens*, *gentis*, nation. Les Hébreux appelaient “ goïm ” (sing goï) tous les non-juifs. Le mot “ païen ” (du latin *paganus*, paysan) est de beaucoup postérieur.

Chateaubriand confond par conséquent, non seulement les dates de ses personnages, mais aussi le Musée et sa Bibliothèque avec le Didascalée et sa bibliothèque privée (il devait en avoir une).

Le Didascalée (Didascaleion, école) fut fondé en 179 par le patriarche d'Alexandrie Démétrios, qui en nomma chef Pantène (Pantainos), devenu saint. Clément et Origène le dirigèrent par la suite. On y donnait un enseignement classique, complété par un enseignement catéchétique. Il avait été créé pour concurrencer l'enseignement du Musée, qui symbolisait l'école (philosophique, littéraire, artistique et scientifique) d'Alexandrie. Cette école d'Alexandrie, qui avait été fondée au III^e siècle av. J. C. et qu'il faut distinguer de l'école chrétienne d'Alexandrie, a duré jusqu'en 529, date à laquelle Justinien a fermé toutes les écoles philosophiques.

A la Bibliothèque donc du Musée, Eudore ne pouvait pas rencontrer Arnobe de Carthage, Athanase d'Alexandrie, Eusèbe de Césarée, Timothée, Pamphile . . . tous auteurs très chrétiens, réunis là pour impressionner le lecteur peu averti.

Continuons.

Là où il est question de “dépôt des remèdes et des poisons de l'âme”, Chateaubriand, dans une note, explique qu'à la phrase historique, il a ajouté le mot “poison”, parce que, dit-il, et il n'a pas tort, les livres peuvent bien soulager l'âme, comme aussi l'empoisonner.

Passons sur les belles images, les oppositions d'idées, les métaphores, et arrivons à l'allusion du tombeau d'Alexandre et du cercueil de verre par lequel Ptolémée IX a remplacé le sarcophage d'or.

De l'avis unanime des archéologues, Alexandre avait été enterré, non pas dans une salle de la Bibliothèque (personne n'a eu cette idée saugrenue), mais dans un tombe-

au spécial, le Sôma (Corps), ou Sêma (signe, point de repère), situé dans le cimetière royal.

Au dessus de ce tombeau, un temple avait été élevé, où l'on célébrait le culte du Macédonien. Isis, Alexandre et le serpent Agathodémon (bon génie) étaient les dieux tutélaires de la ville.

Pour penser comme l'auteur du *Génie du Christianisme*, qu'on imagine Napoléon enterré à la Bibliothèque nationale de Paris !

*
* *

Bien entendu, les erreurs archéologiques et historiques que nous avons relevées (nous en eussions certainement trouvé bien d'autres, si nous avions épluché tout l'ouvrage), ne diminuent en rien la valeur littéraire des *Martyrs*.

Réflexion faite, nous avons eu tort de chercher querelle au grand romantique. Car, après tout, il a voulu faire œuvre d'art, et, pour cela, quelques entorses à l'histoire ne signifient pas grandchose.

Mettons donc que nous n'avons rien dit et bâtonnons (au sens juridique) ce chapitre.

QUI L'A DETRUITE ?

Par rapport à Athènes et à Rome, il reste à Alexandrie bien peu de vestiges de son prestigieux passé. Pourtant, les anciens s'accordent à dire que la cité d'Alexandre fut littéralement remplie de monuments, les uns plus merveilleux que les autres. Les chroniqueurs arabes également ne tarissent pas d'éloges sur elle. Makrizy est persuadé que le Coran fait allusion à Alexandrie, lorsqu'il parle d'une ville "qui n'a pas sa pareille au monde".

Les tremblements de terre et les affaissements du sol, comme nous l'avons expliqué, mais aussi, l'envahissement des sables, l'usure normale du temps et les mutilations par des gens ignorants ou hostiles, fournissent les raisons de ces monuments.

Aux siècles qui suivirent les époques gréco-romaine et byzantine, on trouva ample matière à construction dans ces ruines augustes, dont les pierres, les marbres, les colonnes et autres éléments furent souvent incorporés dans de simples bâtisses d'habitation.

Le Colisée de Rome ne servit-il pas, sous les papes, de carrière pour édifier des palais et des églises ? Jusqu'au jour où Benoît XIV (1740 – 1758) le consacra, en mémoire des martyrs, à la Passion de Jésus-Christ. Sans cette intervention et cette consécration, il aurait disparu, tout colossal qu'il soit, transmuté en constructions mineures.

Aussi, ne faut-il pas s'étonner si les monuments de l'ancienne Alexandrie aient été peu à peu détruits, au cours d'un si long passé.

La Bibliothèque, en conséquence, a pu être démolie par le temps et les hommes, en tant que masse constructive.

Une telle quantité de volumes exigeaient, pour être conservés et classés de manière à pouvoir les retrouver facilement, un vaste établissement, aux salles et aux galeries nombreuses et spacieuses. Il n'est rien resté de cette construction monumentale, et nous n'en connaissons même pas l'emplacement exact.

Mais si l'établissement lui-même n'est pas resté, que sont devenus les innombrables volumes ? Comment et quand ont-ils complètement disparu ? La construction démolie, ou changée dans sa destination, son contenu a-t-il été dispersé ou brûlé ? A-t-il été distribué entre des collections privées ? Et dans ce cas, pourquoi au moins quelques-uns de ces manuscrits alexandrins, n'ont-ils pas été dénichés quelque part, soit dans la ville même, soit dans d'autres villes auxquelles ils auraient été transportés ou vendus ?

Autant de questions, qu'il nous faudra à présent examiner soigneusement.

*
* *

En ce qui concerne la Bibliothèque Fille, son destin laisse peu de doute.

Elle a été brûlée, avec tout le Sarapeion, que le patriarche Théophile a détruit sauvagement, au IV^e siècle. Tout y a passé, sauf quelques colonnes, encore debout, paraît-il, il y a trois siècles. D'abord, la superbe et monumentale statue de Sarapis, puis la nécropole d'animaux sacrés, les statues des pharaons, des Ptolémées, des empereurs et des grands philosophes, et, bien entendu, la Bibliothèque Fille, foyer tangible de la pensée païenne, constitué de papyri des plus inflammables.

Du Sarapeion, il n'est resté aujourd'hui, que la colonne dioclétienne. Des fouilles y ont mis au jour deux sphinx

laissés sur le site, un bœuf Apis en granit noir, transporté au Musée Gréco-romain, quelques fragments de statues, quelques stèles votives et des ex-voto.

Si donc le sort de la Bibliothèque-Fille laisse malheureusement peu de doute, *quid* de la grande Bibliothèque ?

Là, les choses deviennent plus compliquées.

Une première allusion à un incendie a été faite, lors de la “ Guerre d’Alexandrie ”, en 48 av. J. C. Jules César, assiégé par les Alexandrins dans le palais du Lochias (palais-forteresse des Ptolémées), a fait brûler sa propre flotte, pour qu’elle ne tombât pas entre les mains d’Achillas, le général alexandrin.

Cette flotte se composait de 72 navires, sans compter ceux que César avait commandés aux chantiers navals situés aux Apostases, sur le quai central du Grand Port. La flotte était ancrée près du même endroit.

L’incendie fit rage. Des navires, il s’étendit, le vent aidant, aux chantiers navals, et à leurs magasins de bois, de poix, de cordes et de toiles. Des poutres et des débris enflammés volaient dans les airs et des maisons environnantes furent endommagées.

Mais de là, à dire que la Bibliothèque fut brûlée, il y a loin.

La Bibliothèque se trouvait près du Musée, à l’intérieur de la ville, au sud-ouest du Brucheion, sur la Voie (Dromos) Canopique, avec, entre elle et le lieu de l’incendie, d’innombrables constructions en marbre.

Ce qui a bien pu être touché, ce furent les manuscrits qui étaient entreposés dans les immenses dépôts des Apostases, soit parce qu’ils venaient d’arriver, soit parce qu’ils at-

tendaient d'être exportés. Le commerce des manuscrits, en effet, était intense à Alexandrie.

Cet argument donc, à savoir que la Bibliothèque-Mère a été involontairement incendiée par Jules César, est à écarter.

Il y a eu une autre accusation, celle-là lancée contre Amr Ibn El Ass, que les Européens appellent Amrou, et qui a conquis l'Égypte, en 640, sur l'ordre du Khalife Omar.

Rappelons cette histoire, bien qu'elle soit connue, et voyons jusqu'à quel point elle peut être authentique.

*
* * *

L'historien arabe Aboul-Farag rapporte qu'un certain Jean Philoponos était devenu l'ami intime d'Amrou. Il lui demanda l'autorisation d'emporter quelques manuscrits du "trésor impérial".

Amrou ne faisait rien sans consulter le Khalife. Il transmit donc à ce dernier la requête de Philoponos. Le Khalife, toujours d'après Aboul-Farag, donna la célèbre réponse : "Si ces livres ne contiennent pas autre chose que le Coran, ils sont inutiles. S'ils contiennent autre chose, ils sont dangereux. Brûle-les".

Remarquons, tout d'abord, que cette version est un "*hapax legomenon*" (dit une seule fois) dans tous les écrits du Moyen Age. En effet, aucun autre chroniqueur, ni contemporain, ni postérieur, ne l'a rapportée. Et l'on ne construit pas l'Histoire avec des "*hapax legomena*".

Ensuite, quelques historiens affirment que ce Jean Phi-

loponos était mort bien avant la prise d'Alexandrie par les Arabes.

Enfin, il convient d'examiner la personnalité de celui qui, seul, a lancé cette accusation.

Aboul Farag Ibn Al-Ibri (Grégoire) a vécu de 1226 à 1286. Fils d'un médecin juif converti au christianisme, il a été aurnommé *Bar Hebraeus* (fils de juif). Chrétien jacobite (monophysite), il a été moine à Antioche, puis évêque d'Alep et chef de la communauté orientale. Historien, médecin et philosophe, il a écrit une *Histoire universelle*, en syriaque, dont il a fait lui-même un abrégé en arabe. L'Occident la connu sous le nom européenisé de Gregorius Abulfaragius.

Aboul-Farag a donc écrit bien après la conquête d'Alexandrie par les Arabes. Comment se fait-il qu'aucun écrivain avant lui n'ait mentionné un événement aussi important que la destruction total et volontaire d'une Bibliothèque célèbre qui contenait encore un nombre considérable de manuscrits ? D'après lui, les manuscrits ainsi brûlés ont servi à chauffer les quatre mille bains publics d'Alexandrie, et cela durant six mois !

Si cette destruction par le feu avait eu lieu, qu'elle avait duré aussi longtemps et qu'elle avait été perpétrée on ne peut plus publiquement, le bruit s'en serait vite répandu. Comment se fait-il alors que les historiens de l'époque n'en aient soufflé mot ? Les chroniqueurs byzantins surtout, qui en voulaient aux Arabes pour avoir pris Alexandrie, eussent jubilé, s'ils étaient à même de proclamer que les nouveaux conquérants n'avaient pas su respecter pareil trésor culturel. Pourtant, aucun d'eux n'a formulé un tel blâme.

Il ne faut pas non plus oublier qu'Aboul-Farag était chrétien. Le facteur religieux en Orient possède jusqu'à nos

jours, une grande importance. Qu'on juge de ce qui devait en être à cette époque. Un auteur chrétien donc, peu scrupuleux, a dû trouver plaisir à mettre sur le dos de la religion rivale, sept siècles environ après la chute d'Alexandrie, une accusation qui expliquait, d'une manière d'ailleurs toute conventionnelle, un événement dont il n'avait pu percer autrement le mystère.

Déjà, depuis la fin du IV^e siècle ap. J. C., les historiens sérieux mettent en doute l'intégralité de la Bibliothèque, qui ne pouvait plus être évidemment ce qu'elle fut dans ses années les plus brillantes. Son contenu certes n'avait pas entièrement disparu. Mais, ayant peu à peu perdu les protections qui la maintenaient intacte, les volumes en étaient dérobés au profit des collections privées, des grammairiens et des philosophes païens, et même des monastères où certains auteurs qui avaient annoncé le christianisme — par exemple, Platon, Philon, etc. — jouissaient encore de tout leur prestige.

Avec la conquête romaine, beaucoup d'ouvrages importants ont été certainement envoyés à Rome. Alexandrie souffrit dans ses monuments durant les troubles et les persécutions de Caracalla et d'Aurélien. En 270, ce dernier ravagea une grande partie du Brucheion. Il est évident que tous ces événements ont eu des répercussions fâcheuses sur la Bibliothèque qui, sans être détruite, n'en a pas moins subi des dégâts. N'oublions pas aussi que l'institution rivale du Didascalée ne manquait pas une occasion de lui nuire.

Les volumes qui restaient donc au VII^e siècle ont pu être brûlés à l'époque arabe, non intentionnellement, mais par simple indifférence.

Il ne faut pas, en effet, perdre de vue que la Bibliothèque a eu à affronter deux religions naissantes, le christianisme et le mahométisme.

Une religion naissante est forcément intransigeante, intolérante et fanatique, sinon elle risquerait de mettre en périle ses dogmes et son existence même.

Les chrétiens du début, dès que leur religion fut reconnue officiellement par Constantin, commencèrent à briser les statues, à détruire les collections, les objets des cultes païens, et à brûler les temples, ceux du moins, qu'ils ne convertirent pas en églises.

Les Arabes, il faut le reconnaître, ne détruisirent pas pour détruire. Ils transformèrent évidemment les églises en mosquées, par cela même qu'une religion nouvelle, quelle qu'elle soit et par le transfert freudien, cherche à s'installer dans les locaux de l'autre religion. Mais ils n'ont pas détruit sciemment des œuvres d'art et, à plus proprement parler, des manuscrits.

Dans ces deux religions, christianisme et mahometisme la première fougue passée, on comprit la valeur des auteurs anciens et l'on se mit à les étudier. Il n'y eut pas plus platoniciens et philoniens que les Pères grecs, grâce auxquels nombre d'œuvres de Platon et de Philon nous sont parvenues. Et si Aristote a été si prisé et répandu au Moyen Age, cela est dû aux commentateurs arabes, qui ont également sauvé de l'oubli d'autres auteurs grecs.

Mais encore une fois, cela s'est passé quand le triomphe de la religion respective a été assuré. Les premières vagues des conquérants arabes ont été forcément constituées par de rudes guerriers, qui ne pouvaient avoir grand souci des valeurs littéraires. On ne pouvait certes pas s'attendre à ce que les Arabes envoyassent à la guerre une armée de philologues et de bibliophiles ! Ces envahisseurs étaient même tellement dépouvus de culture générale — et cela se comprend

— que, durant deux siècles après la conquête, le grec resta la langue administrative du pays, à l'usage des chrétiens convertis, devenus fonctionnaires.

On ne doit donc pas reprocher à ce peuple de guerriers que furent les Arabes de la conquête, de s'être désintéressés de la Bibliothèque et de son contenu.

La Bibliothèque étant ainsi restée sans protection officielle, elle a pu fort bien être pillée d'une manière plus accentuée encore qu'aux siècles précédents, et quelques manuscrits qui n'intéressaient plus personnes ont pu être déchirés ou livrés aux flammes.

Mais si l'on pense que le papyrus, feuille mince faite des tuniques internes d'un roseau, ne peut donner qu'un feu de paille, alors cette exagération des quatre mille bains et des six mois saute aux yeux.

Pour toutes ces raisons et avec la majorité des historiens, nous pensons que le passage d'Aboul-Farag constitue une simple satisfaction personnelle.

Nous adoptons sur ce point, la conclusion prudente du Dr. Ev. Breccia (*Alexandrea ad Ægyptum*, p. 43) :

“ Tout en admettant comme non démontré qu'au moment de la conquête arabe, la Grande Bibliothèque n'existait plus depuis longtemps, cette histoire (l'histoire d'Aboul-Farag) renferme trop d'éléments légendaires pour qu'il puisse y être ajouté foi. D'ailleurs Jean Philoponus était mort, paraît-il, bien avant la conquête d'Alexandrie par les Arabes. Néanmoins la légende est-elle tout à fait fausse ou reflète-t-elle une part de vérité historique, bien qu'exagérée et déformée ? Butler conclut : “ One must pronounce that Abou-l-Farag's story is a mere fable, totally destitute of historical

foundation” (*). Pour mon compte, même si la légende signifiait, comme à mon avis, elle signifie; que les conquérants n’ont pas respecté les collections de livres qui avaient survécu aux désastres antérieurs, et étaient éventuellement tombées en leur pouvoir, je ne saurais être sévère à leur égard. Si de nos jours les Français, après s’être emparés de Constantine, ont brûlé tous les livres et les manuscrits tombés en leurs mains, si les Anglais, après la conquête de Magdola, ont abandonné sur place la meilleure et la plus grande partie d’une riche bibliothèque abyssinienne, si les représentants des grandes puissances européennes ont fait ce qu’ils ont fait tout récemment en Chine, de quel droit reprocherions-nous aux Arabes du VII^{ème} siècle de ne pas avoir eu, vis-à-vis des documents de la littérature classique, le même état d’esprit qu’un philologue occidental ? ” (Le livre de Breccia a paru en 1914).

Aux exemples donnés par Breccia, nous ajouterons celui de la IV^e Croisade (1202 – 1204), qui a abouti à la prise de la très chrétienne Constantinople, avec, *in fine*, bénédiction du pape de Rome (*). Les Croisés dévastèrent la ville, s’acharnant plus particulièrement sur les œuvres d’art réunies là par les empereurs byzantins. Entre autres merveilles, une

(*) “ On doit déclarer que l’histoire d’Aboul-Farag, est pure fable, totalement dépourvue d’un fondement historique. A. J. Butler, *The Arab Conquest of Egypt, and the last thirty years of the Roman dominion*, Oxford, 1902.

(*) Quand nous disons “ pape de Rome ”, nous ne commettons pas un pléonasma. Le premier à recevoir ce titre de pape fut le patriarche d’Alexandrie, au III^e siècle. L’évêque de Rome ne le reçut qu’au VIII^e siècle. “ Pape ” signifie en grec “ père ”. Dans Homère, il écrit avec trois pi : *Zeus pappas; ô Zeu pappas*.

colossale et superbe statue en bronze d'Hercule assis, œuvre de Lysippe, si bien équilibrée sur son axe, qu'un homme pouvait la faire tourner d'une seule main, fut fondue, pour être transformée en monnaie. Qu'on juge du reste, manuscrits compris.

*
* * *

Si donc, tant César qu'Amrou ne sont pas, devant l'Histoire impartiale, directement reconnus coupables d'avoir détruit la Bibliothèque, comment cette masse incroyable de manuscrits a-t-elle disparu ?

Ici, il nous paraît utile de donner deux mots d'explication sur la fabrication du papyrus.

Le papyrus (*cyperus papyrus*) est une plante herbacée à grosse souche rampante, à tige nue, triangulaire au sommet, grosse comme un bras et qui peut atteindre la hauteur de trois mètres. Il était jadis abondant sur les bords du Nil et dans les marais du Delta.

Plante éminemment précieuse, sa racine servait de combustible et sa moelle, d'aliment ou de mèche d'éclairage. Il a surtout été employé pour fabriquer cette matière destinée à l'écriture, matière à laquelle on a donné son nom même, *papyrus* en latin (plur. *papyri*), *papyros* en grec (plur. *papyroi*), d'où, par contraction, a été formé le mot *papier*.

Pour fabriquer ce papier, on enlevait l'écorce, puis on séparait avec une pointe fine, les lames minces qui composent la tige, au nombre de dix ou douze. On étendait les pellicules ainsi obtenues sur une table humide et on les collait par leurs bords, avec un liquide dont nous ignorons la nature. On étendait ensuite une nouvelle couche de pellicules, en les disposant perpendiculairement et on pressait le tout.

Ces deux couches formaient une feuille. Elle était séchée au soleil, puis soigneusement polie.

On y écrivait avec une petite baguette pointue, au bout fendu en deux. L'encre employée était généralement à base de fer ou de suie, dissous dans de l'eau gommée.

On pouvait coller plusieurs feuilles bout à bout pour obtenir des papyri longs d'un mètre ou deux, dont on faisait un rouleau. Les papyri les plus fins, provenant des couches intérieures de la plante, étaient dits *sacrés* ou *hiératiques*. Les autres, plus grossiers, étaient dits *lénéotiques*. Les Egyptiens les ont fabriqués de puis la plus haute antiquité, puisqu'on en a trouvés qui dataient de la XVIIIe dynastie, c'est-à-dire, dix-huit siècles avant notre ère.

Nous avons tenu à expliquer le mode de fabrication du papyrus, pour démontrer sa fragilité, notamment dans un climat humide comme celui des villes au bord de la mer.

Cette humidité finissait à la longue par rendre moins adhésive la colle qui unissait toutes les pellicules papyriques, déjà suffisamment délicates par nature.

En outre, comme on le comprend, cette manière d'enrouler et de dérouler les papyrus contribuait à la longue à leur décollement et à leur usure. Si, à la rigueur, les feuilles de papyrus étaient coupées en rectangles, retenues par une reliure souple, protégées par des couvertures épaisses — comme cela allait être fait plus tard pour les livres — elles auraient pu résister davantage. Mais cette pratique de l'enroulement et du déroulement constants, ajoutée à l'humidité de la ville, explique en partie comment le matériel papyrique de la Bibliothèque s'est détérioré et finalement a disparu, sans que César et Amrou eussent à s'en mêler.

Nous voyons là l'effet de la Némésis, qui fut une loi

de compensation et d'équilibre, et non forcément de vengeance, comme on le croit communément. Les Ptolémées ayant interdit l'exportation du papyrus, Alexandrie allait en être punie, dans l'un de ses plus beaux ornements, sa Bibliothèque.

Cette fragilité du papyrus s'était déjà révélée à l'époque romaine, et certains empereurs donnèrent l'ordre de recopier les manuscrits atteints de vétusté.

Malgré les dévastations qu'a dû subir la Bibliothèque au cours des siècles, on aurait pensé que de nombreux manuscrits, quand même, eussent fini au Musée Gréco-Romain d'Alexandrie. Il n'en est rien. Les manuscrits littéraires ou philosophiques y sont très peu nombreux. Quelques fragments de l'*Illiade*, quelques scolies homériques, quelques fragments de l'Hymne à Délos de Callimaque, et quelques autres fragments classiques, tous fort courts. C'est tout.

Par contre, on y trouve des manuscrits d'ordre pratique, administratif, ménager. Requêtes, plaintes, contrats, certificats, lettres privées, pièces judiciaires, testaments, etc.

Ces derniers papyri nous ont été conservés parce qu'ils ont été enfouis dans les couches profondes des *kiman*, couches non atteintes par l'humidité. Le *kom* (plur. *kiman*), mot arabe qui signifie colline, est une élévation du sol formée ou bien des ruines d'une vieille maison, ou bien des débris ménagers de toutes sortes et des tessons de ces poteries dont l'antiquité faisait grand usage. C'étaient pour ainsi dire, des dépotoirs publics. Les couches supérieures, plus proches de l'air humide, ont mal conservé les manuscrits, parfois des archives entières, qu'on y jetait. Mais les couches profondes, dépourvues de substances destructives, les protégeaient fort bien.

Contrairement au climat d'Alexandrie, celui de la Haute-Egypte, d'une grande sécheresse, a pu mieux conserver ces précieux documents, comme, par exemple, à Oxyrhynkos-Behnesa, où des quantités considérables de manuscrits furent trouvées.

*

* *

CONCLUSION

Voilà donc plusieurs causes de détérioration et de destruction progressives de la Bibliothèque, sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir le grand et conventionnel spectacle de l'incendie, ordonné par un conquérant ou l'autre.

Récapitulons ces causes.

Soulèvements de la population contre certains empereurs romains, qui se vengèrent en dévastant le Brucheion, où la Bibliothèque était installée. Ces empereurs ne s'en prirent pas évidemment à la Bibliothèque, mais cette dernière a pu souffrir, du moins partiellement, de ces brutaux agissements.

Destruction par les premiers chrétiens et partout où l'occasion s'en présentait, d'une littérature païenne.

Indifférence des nouvelles autorités de la ville, lors de la conquête arabe, indifférence qui a contribué au non renouvellement des manuscrits usés ou au pillage effectué par des particuliers.

Mode de fabrication du papyrus, plus léger et meilleur marché que le parchemin, mais bien plus vulnérable que celui-ci.

Humidité du climat alexandrin qui, s'ajoutant à la manipulation fréquente des volumes, en a finalement détaché les pellicules et à la longue, a rendu le tout inutilisable.

Sans doute, le nombre des manuscrits, Bibliothèque Mère, Bibliothèque-Fille et collections privées, a-t-il largement dépassé, à un moment donné, à Alexandrie, le million.

Nous avons essayé d'expliquer comment, une grande

partie au moins, de cette formidable masse a disparu. Nous ne prétendons pas avoir donné la solution définitive, — si tant est qu'il puisse y en avoir une.

Et tout compte fait, ne vaut-il pas mieux que la célèbre Bibliothèque garde le troublant mystère de sa disparition totale ?

Mystère qui a placé cette disparition au rang des grandes légendes faisant désormais partie du fonds fabuleux que l'humanité entière se transmet de siècle en siècle et de génération à génération, et que, à l'instar du voile d'Isis, il serait présomptueux de vouloir percer.



BIBLIOGRAPHIE

Ing. Saint-Denis, *Description de l'Égypte, Paris, 1829*,
Description des antiquités d'Alexandrie et de ses environs.

Jules Simon, *Histoire de l'École d'Alexandrie*, Paris,
Joubert Libraire-Éditeur, 1845.

E. Vacherot, *Histoire critique de l'École d'Alexandrie*,
Librairie philosophique de Lagrange, Paris, 1846.

Mahmoud El-Falaki, *Mémoire sur l'antique Alexandrie*,
Copenhague, 1872.

Tassos Néroutsos, *L'ancienne Alexandrie*, Paris, 1888.

Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*, Paris, Ed. Leroux.

Alexandre Rhangabès, *Dictionnaire de l'Archéologie
grecque* (en grec), Athènes, Ed. A. Constantinidès, 1888.

E. Breccia, *Alexandrea ad Ægyptum*, Bergame, Istituto
italiano d'Arte grafiche, 1914.

P. G. Elgood, *Les Ptolémées d'Égypte*, trad. franç. Robert
Bouvier, Payot, Paris, 1943.

Abel Rey, *L'Apogée de la Science technique grecque*,
Albin Michel, Paris, 1946.

André Bonnard, *D'Euripide à Alexandrie*, Union Géné-
rale d'Éditions, Paris, 1964.

André Bernand, *Alexandrie la Grande*, B. Arthaud,
Paris, 1966.

Outre, bien entendu, les auteurs anciens : Strabon, Dio-
dore, Philon, Plutarque, Plîne l'Ancien, etc., ainsi que la
Grande Encyclopédie et les Dictionnaires encyclopédiques
Larousse.

TABLE DES MATIERES

| | |
|---|----|
| Prolégomènes | 11 |
| CHAP. I. — Les bibliothèques anciennes | 12 |
| CHAP. II. — Le Musée | 15 |
| CHAP. III. — Naissance et développement | 18 |
| CHAP. IV. — Quelques directeurs | 23 |
| CHAP. V. — Le récit d'Eudore | 30 |
| CHAP. VI. — Qui l'a détruite ? | 38 |
| CHAP. VII. — Conclusion. | 51 |
| Bibliographie. | 53 |

TABLE DES ILLUSTRATIONS

| | | | |
|--|-------------|-------------|----|
| Demetrius de Phalère (Musée de Florence) Inspirateur du Musée et de la Bibliothèque d'Alexandrie | Frontispice | après la p. | 4 |
| Ptolémée Ier Sôter | | après la p. | 18 |
| Les papyri | | après la p. | 21 |
| La Colonne de Dioclétien | | après la p. | 32 |

Achévé d'imprimer sur les Presses
de l'Imprimerie du Commerce, à
Alexandrie, Egypte, le 15 mai 1982.

